

L'ÉPREUVE DE L'ÉTRANGER

CULTURE ET TRADUCTION
DANS L'ALLEMAGNE
ROMANTIQUE

par Antoine Berman



LES ESSAIS
CCXXVI



Gallimard

à Isabelle

L'art de traduire est poussé plus loin en allemand que dans aucun dialecte européen. Voss a transporté dans sa langue les poètes grecs et latins avec une étonnante exactitude, et William Schlegel, les poètes anglais, italiens et espagnols avec une variété de coloris dont il n'y avait point d'exemple avant lui...

Madame de Staël
De l'Allemagne

Chaque traducteur doit immanquablement rencontrer l'un des deux écueils suivants : il s'en tiendra avec trop d'exactitude ou bien à l'original, aux dépens du goût et de la langue de son peuple, ou bien à l'originalité de son peuple, aux dépens de l'œuvre à traduire...

Wilhelm von Humboldt
Lettre à Schlegel, 23 juillet 1796

LA TRADUCTION AU MANIFESTE

Le domaine de la traduction est depuis toujours le siège d'une curieuse contradiction. D'un côté, on considère qu'il s'agit d'une pratique purement intuitive – mi-technique, mi-littéraire –, n'exigeant dans le fond aucune théorie, aucune réflexion spécifiques. D'un autre côté, il existe – au moins depuis Cicéron, Horace et saint Jérôme – une abondante masse d'écrits sur la traduction, de nature religieuse, philosophique, littéraire, méthodologique ou – depuis peu – scientifique. Or, bien que de nombreux traducteurs aient écrit sur leur métier, il était jusqu'à présent indéniable que la grande masse de ces textes émanait de non-traducteurs. La définition des « problèmes » de la traduction était prise en charge par des théologiens, des philosophes, des linguistes ou des critiques. Il en est résulté au moins trois conséquences. D'une part, la traduction est demeurée une activité souterraine, cachée, parce qu'elle ne s'énonçait pas elle-même. D'autre part, elle est restée largement « impensée » comme telle, parce que ceux qui en traitaient avaient tendance à l'assimiler à autre chose : à de la (sous-) littérature, à de la (sous-) critique, à de la « linguistique appliquée ». Enfin, les analyses pratiquées presque exclusivement par des non-traducteurs comportent fatalement – quelles que soient leurs qualités – de nombreux « points aveugles » et non pertinents.

Notre siècle a vu cette situation peu à peu changer, et un vaste *corpus* de textes de traducteurs se constituer. Plus encore : la réflexion sur la traduction est devenue une *nécessité interne* de la traduction elle-même, comme elle l'avait partiellement été dans l'Allemagne classique et romantique. Cette réflexion ne présente pas forcément le visage d'une « théorie », comme on peut le voir avec le livre de Valéry Larbaud *Sous l'invocation de saint Jérôme*. Mais dans tous les cas, elle indique la volonté de la traduction de devenir une pratique autonome, pouvant se définir et se situer elle-même, et par conséquent se communiquer, se partager et s'enseigner.

Histoire de la traduction.

La constitution d'une histoire de la traduction est la première tâche d'une théorie *moderne* de la traduction. À toute modernité appartient, non un regard passiviste, mais un mouvement de rétrospection qui est une saisie de soi. Ainsi le poète-critique-traducteur Pound méditait-il simultanément sur l'histoire de la poésie, de la critique et de la traduction. Ainsi les grandes *re-traductions* de notre siècle (Dante, la Bible, Shakespeare, les Grecs, etc.) sont-elles nécessairement accompagnées d'une réflexion sur les traductions antérieures¹. Cette réflexion doit être étendue et approfondie. Nous ne pouvons pas nous satisfaire des périodisations incertaines que George Steiner a échaudées dans *Après Babel* à propos de l'histoire occidentale de la traduction. Il est impossible de séparer cette histoire de celle des langues, des cultures et des littératures – voire de celle des religions et des nations. Encore ne s'agit-il pas de tout mélanger, mais de montrer comment, à chaque époque, ou dans chaque espace historique donné, la pratique de la traduction *s'articule*

1. Cf. « Pourquoi retraduire Shakespeare? » de Pierre Leyris, avant-propos aux *Œuvres* de Shakespeare, Club du Livre.

à celle de la littérature, des langues, des divers échanges inter-culturels et interlinguistiques. Prenons un exemple : Léonard Forster a montré qu'à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance, les poètes européens étaient souvent plurilingues¹. Ils écrivaient en plusieurs langues, et pour un public qui était lui-même polyglotte. Non moins fréquemment, ils *s'auto-traduisaient*. Tel est le cas émouvant du poète hollandais Hooft qui, à la mort de la femme qu'il aimait, composa toute une série d'épithètes, d'abord en hollandais, puis en latin, puis en français, puis de nouveau en latin, puis en italien, puis – un peu plus tard – de nouveau en hollandais. Comme s'il avait eu besoin de passer par toute une série de langues et d'auto-traductions pour arriver à la juste expression de sa douleur dans sa langue maternelle. Il paraît clair, à lire L. Forster, que les poètes de cette époque évoluaient – qu'il s'agisse des sphères cultivées ou des sphères populaires – dans un milieu infiniment plus polylingue que le nôtre (qui l'est aussi, mais différemment). Il y avait les langues doctes, les langues « reines », comme dit Cervantes, le latin, le grec et l'hébreu; il y avait les différentes langues nationales lettrées, le français, l'anglais, l'espagnol, l'italien, et la masse des langues régionales, des dialectes, etc. L'homme qui se promenait dans les rues de Paris ou d'Anvers devait entendre plus de langues qu'on n'en entend aujourd'hui à New York : sa langue n'était qu'une langue parmi des langues, ce qui relativisait le sens de la langue maternelle. Dans un tel milieu, l'écriture tendait à être au moins partiellement polylingue, et la règle médiévale assignant certains genres poétiques à certaines langues – par exemple, chez les troubadours du nord de l'Italie, du XIII^e au XV^e siècle, la poésie lyrique au provençal et la poésie épique ou de récit au français – se prolongea en partie. Ainsi Milton écrivit-il ses

1. *The Poet's Tongues. Multilingualism in Literature*, Cambridge University Press, 1970.

uniques poèmes d'amour en italien car, comme l'explique dans un de ses poèmes la dame italienne à laquelle ils étaient adressés, « *questa è lingua di cui si vanta Amore* ». Il va sans dire que cette dame connaissait aussi l'anglais : mais ce n'était pas la langue de l'amour. Pour des hommes comme Hooft et Milton, le sens de la traduction devait être différent du nôtre, comme l'était celui de la littérature. Pour nous, les auto-traductions sont des exceptions, tout comme le fait qu'un écrivain – pensons à Conrad ou à Beckett – choisisse une autre langue que la sienne propre. Nous estimons même que le plurilinguisme ou la diglossie rendent difficile la traduction. Bref, c'est tout le rapport à la langue maternelle, aux langues étrangères, à la littérature, à l'expression et à la traduction qui s'est autrement structuré.

Faire l'histoire de la traduction, c'est redécouvrir patiemment ce réseau culturel infiniment complexe et déroutant dans lequel, à chaque époque, ou dans des espaces différents, elle se trouve prise. Et faire du savoir historique ainsi obtenu une ouverture de notre *présent*.

Une condition ancillaire.

Car en dernier ressort, il s'agit de savoir ce que doit signifier aujourd'hui la traduction dans notre champ culturel. Problème qui se double d'un autre, d'une intensité presque douloureuse. Je fais référence ici à quelque chose qui ne peut pas ne pas être évoqué : la condition occultée, refoulée, réprouvée et *ancillaire* de la traduction, qui répercute sur la condition des traducteurs, à tel point qu'il n'est guère possible, de nos jours, de faire de cette pratique un métier autonome.

La condition de la traduction n'est pas seulement ancillaire : elle est, aux yeux du public comme aux yeux des traducteurs eux-mêmes, suspecte. Après tant de réussites, tant de chefs-

d'œuvre, tant de prétendues impossibilités vaincues, comment l'adage italien *traduttore traditore* peut-il encore fonctionner comme un jugement dernier sur la traduction? Et cependant, il est vrai que, dans ce domaine, il est sans cesse question de *fidélité* et de *trahison*. « Traduire, écrivait Franz Rosenzweig, c'est servir deux maîtres. » Telle est la métaphore ancillaire. Il s'agit de servir l'œuvre, l'auteur, la langue étrangère (premier maître), et de servir le public et la langue propre (second maître). Ici apparaît ce qu'on peut appeler le drame du traducteur.

Choisit-il pour maître exclusif l'auteur, l'œuvre et la langue étrangère, ambitionne-t-il de les imposer dans leur pure étrangeté à son propre espace culturel – il risque d'apparaître comme un étranger, un traître aux yeux des siens. Et il n'est pas sûr que cette tentative radicale – Schleiermacher disait : « amener le lecteur à l'auteur » – ne se renverse pas et ne produise pas un texte côtoyant l'inintelligible. Si, par contre, la tentative réussit, et est même par chance reconnue, il n'est pas sûr que l'autre culture ne se sente pas « volée », privée d'une œuvre qu'elle jugeait irréductiblement sienne. On touche là au domaine hyper-délicat des rapports entre le traducteur et « ses » auteurs.

Le traducteur se contente-t-il par contre d'adapter conventionnellement l'œuvre étrangère – Schleiermacher disait : « amener l'auteur au lecteur » –, il aura certes satisfait la partie la moins exigeante du public, mais il aura irrémédiablement trahi l'œuvre étrangère et, bien sûr, l'essence même du traduire.

Cette situation impossible n'est cependant pas une réalité en soi : elle est fondée sur un certain nombre de présupposés idéologiques. Le public lettré du xvi^e siècle évoqué par Forster se réjouissait de lire une œuvre dans ses diverses variantes linguistiques; il ignorait la problématique de la fidélité et de la trahison, car il ne sacralisait pas sa langue maternelle. Peut-être cette sacralisation est-elle la source de l'adage italien et de tous les « problèmes » de la traduction. Notre public lettré,

lui, exige que la traduction soit enfermée dans une dimension où elle est toujours suspecte. De là – ce n'est certes pas la seule raison – l'effacement du traducteur qui cherche à « se faire tout petit », humble médiateur d'œuvres étrangères, toujours traître alors même qu'il se veut la fidélité incarnée.

Il est temps de méditer ce statut refoulé de la traduction et l'ensemble des « résistances » dont il témoigne. Ce que l'on pourrait formuler ainsi : toute culture résiste à la traduction, même si elle a besoin essentiellement de celle-ci. La *visée* même de la traduction – ouvrir au niveau de l'écrit un certain rapport à l'Autre, féconder le Propre par la médiation de l'Étranger – heurte de front la structure ethnocentrique de toute culture, ou cette espèce de narcissisme qui fait que toute société voudrait être un Tout pur et non mélangé. Dans la traduction, il y a quelque chose de la violence du métissage. Herder l'a bien senti, en comparant une langue qui n'a pas encore traduit à une jeune fille vierge. Peu importe qu'au niveau de la réalité, une culture et une langue vierges soient aussi fictives qu'une race pure. Il s'agit ici de souhaits inconscients. Toute culture voudrait être suffisante en elle-même pour, à partir de cette suffisance imaginaire, à la fois rayonner sur les autres et s'appropriier leur patrimoine. La culture romaine antique, la culture française classique et la culture nord-américaine moderne en sont des exemples frappants.

Or, la traduction occupe ici une place ambiguë. D'une part, elle se plie à cette injonction appropriatrice et réductrice, elle se constitue comme l'un de ses agents. Ce qui donne des traductions ethnocentriques, ou ce que l'on peut appeler la « mauvaise » traduction. Mais d'autre part, la *visée éthique* du traduire s'oppose par nature à cette injonction : l'essence de la traduction est d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement. Elle est mise en rapport, ou elle n'est *rien*.

Cette contradiction entre la visée réductrice de la culture et la visée éthique du traduire se retrouve à tous les niveaux. À

celui des théories et des méthodes de traduction (par exemple dans la sempiternelle opposition des tenants de la « lettre » et des tenants du « sens ») comme à celui de la pratique traduisante et de l'être psychique du traducteur. Ici, la traduction, pour accéder à son être propre, exige une *éthique* et une *analytique*.

Éthique de la traduction.

L'*éthique de la traduction* consiste sur le plan théorique à dégager, à affirmer et à défendre la pure visée de la traduction en tant que telle. Elle consiste à définir ce qu'est la « fidélité ». La traduction ne peut être définie uniquement en termes de communication, de transmission de messages ou de *rewording* élargi. Elle n'est pas non plus une activité purement littéraire/esthétique, même si elle est intimement liée à la pratique littéraire d'un espace culturel donné. Traduire, c'est bien sûr écrire, et transmettre. Mais cette écriture et cette transmission ne prennent leur vrai sens qu'à partir de la visée éthique qui les régit. En ce sens, la traduction est plus proche de la science que de l'art – si l'on pose du moins l'irresponsabilité éthique de l'art.

Définir plus précisément cette visée éthique, et par là sortir la traduction de son ghetto idéologique, voilà l'une des tâches d'une théorie de la traduction.

Mais cette éthique positive suppose à son tour deux choses. Premièrement, une *éthique négative*, c'est-à-dire une théorie des valeurs idéologiques et littéraires qui tendent à détourner la traduction de sa pure visée. La théorie de la traduction non ethnocentrique est aussi une théorie de la traduction ethnocentrique, c'est-à-dire de la *mauvaise traduction*. J'appelle mauvaise traduction la traduction qui, généralement sous couvert de transmissibilité, opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère.

Analytique de la traduction.

Cette éthique négative devrait être complétée par une *analytique de la traduction et du traduire*. La résistance culturelle produit une systématique de la déformation qui opère au niveau linguistique et littéraire, et qui conditionne le traducteur, qu'il le veuille ou non, qu'il le sache ou non. La dialectique réversible de la fidélité et de la trahison est présente chez ce dernier jusque dans l'ambiguïté de sa position d'écrivain : le pur traducteur est celui qui a besoin d'écrire à partir d'une œuvre, d'une langue et d'un auteur étrangers. Détour notable. Sur le plan psychique, le traducteur est ambivalent. Il veut forcer des deux côtés : forcer sa langue à se lester d'étrangeté, forcer l'autre langue à se dé-porter dans sa langue maternelle¹. Il se

1. On peut comparer cette position à celle des écrivains non français écrivant en français. Il s'agit des littératures des pays francophones, au premier chef, mais aussi d'œuvres écrites dans notre langue par des écrivains n'appartenant pas du tout à des zones francophones, comme Beckett. Nous regrouperons ces productions sous la catégorie du « français étranger ». Elles ont été écrites en français par des « étrangers », et portent la marque de cette étrangeté dans leur langue et dans leur thématique. Parfois semblable au français des Français de France, leur langue en est séparée par un abîme plus ou moins sensible, comme celui qui sépare notre français des passages en français de *Guerre et Paix* et de *La Montagne magique*. Ce français étranger entretient un rapport étroit avec le français de la traduction. Dans un cas, on a des étrangers écrivant en français et donc imprimant le sceau de leur étrangeté à notre langue ; dans l'autre, on a des œuvres étrangères réécrites en français, venant habiter notre langue et donc la marquer, elles aussi, de leur étrangeté. Beckett est l'illustration la plus frappante de cette proximité des deux français, puisqu'il a écrit certaines de ses œuvres en français, et traduit lui-même certaines autres de l'anglais. Dans bon nombre de cas, ces œuvres appartiennent à des espaces bi- ou plurilingues, dans lesquels notre langue occupe une situation particulière : langue minoritaire dominée, ou dominante, et dans tous les cas confrontée à d'autres langues, avec des rapports souvent antagonistes. Cette situation est très différente de celle qui règne en France, puisque notre pays, malgré l'existence de langues régionales, a tendance à se vivre comme monolingue. Elle engendre des œuvres marquées d'un double signe : en tant qu'œuvres étrangères, employant un français « périphérique », elles tendent à être de type vernaculaire, accueillant l'expressivité populaire. En tant qu'œuvres écrites en français, elles tendent – pour manifester une appartenance et une opposition aux langues dominantes voisines – à employer un français plus « pur » que celui de France. Ces deux tendances peuvent

veut écrivain, mais n'est que ré-écrivain. Il est auteur – et jamais L'Auteur. Son œuvre de traducteur est une œuvre, mais n'est pas L'Œuvre. Ce réseau d'ambivalences tend à déformer la pure visée traductrice et à se greffer sur le système idéologique déformant évoqué plus haut. À le renforcer.

Pour que la pure visée de la traduction soit autre chose qu'un vœu pieux ou un « impératif catégorique », devrait donc s'ajouter à l'éthique de la traduction une analytique. Le traducteur doit « se mettre en analyse », repérer les systèmes de déformation qui menacent sa pratique et opèrent de façon inconsciente au niveau de ses choix linguistiques et littéraires. Systèmes qui relèvent simultanément des registres de la langue, de l'idéologie, de la littérature et du psychisme du traducteur. On peut presque parler de *psychanalyse de la traduction* comme Bachelard parlait d'une *psychanalyse de l'esprit scientifique* : même ascèse, même opération scrutatrice sur soi. Cette analytique peut se vérifier, s'effectuer par des analyses globales et restreintes. Par exemple, à propos d'un roman, on peut étudier le système de traduction employé. Dans le cas d'une traduction ethnocentrique, ce système tend à détruire le système de l'original. Tout traducteur peut observer sur lui-même la réalité redoutable de ce système inconscient. Par sa nature, ce travail analytique, comme tout travail d'analyse, devrait être pluriel. On s'acheminerait par là vers une pratique ouverte, et non plus solitaire, du traduire. Et vers l'institution d'une *critique des traductions* parallèle et complémentaire à la critique des textes. Plus encore : à cette analytique de la pratique traduisante

se retrouver dans la même œuvre, et c'est le cas d'un Édouard Glissant ou d'une Simone Schwartz-Bart. Dans tous les cas, le texte français étranger paraît « autre » que le texte français de France. Ces deux tendances antagonistes l'apparentent à l'écriture du traducteur qui, confronté à un texte étranger « autre », est simultanément tenté de défendre sa langue (surfrancisation) et de l'ouvrir à l'élément étranger. Le parallélisme structurel est donc frappant, et il n'est pas étonnant que le but du traducteur, enrichir sa langue, soit aussi celui de bon nombre de ces écrivains. Le poète mauricien Édouard Maunick déclare : « Je voudrais inséminer le français » (« Écrire, mais dans quelle langue? », *Le Monde*, 11-3-1983).

devrait s'ajouter une analyse textuelle effectuée dans l'horizon de la traduction : tout texte à traduire présente une systématicité propre que le mouvement de la traduction rencontre, affronte et révèle. En ce sens, Pound pouvait dire que la traduction était une forme *sui generis* de critique, dans la mesure où elle rend manifestes les structures cachées d'un texte. Ce-système-de-l'œuvre est à la fois ce qui offre le plus de résistance à la traduction et ce qui la permet et lui donne sens.

L'autre versant du texte.

Il y aurait lieu aussi d'analyser dans ce cadre le système des « gains » et des « pertes » qui se produit dans toute traduction, même achevée. Ce que l'on appelle son caractère « approximatif ». En affirmant, au moins implicitement, que la traduction « potentialise » l'original, Novalis a contribué à nous faire sentir que gains et pertes, ici, ne se situent pas sur le même plan. Ce qui veut dire : dans une traduction, il n'y a pas seulement un certain pourcentage de gains et de pertes. À côté de ce plan, indéniable, il en existe un autre où quelque chose de l'original *apparaît* qui n'apparaissait pas dans la langue de départ. La traduction fait pivoter l'œuvre, révèle d'elle un autre *versant*. Quel est cet autre versant? Voilà ce qui reste à mieux percevoir. En ce sens, l'analytique de la traduction devrait nous apprendre quelque chose sur l'œuvre, sur le rapport de celle-ci à sa langue et au langage en général. Quelque chose que ni la simple lecture, ni la critique ne peuvent déceler. En re-produisant le système-de-l'œuvre dans sa langue, la traduction fait basculer celle-ci, et c'est là, indubitablement, un gain, une « potentialisation ». Goethe a eu la même intuition en parlant à ce propos de « régénération ». L'œuvre traduite est parfois « régénérée ». Et pas seulement sur le plan culturel ou social : dans sa *parlance* propre. À cela correspondrait par ailleurs que, dans la langue

d'arrivée, la traduction éveille des possibilités encore latentes et qu'elle seule, de manière différente de la littérature, a pouvoir d'éveiller. Hölderlin poète ouvre des possibilités de la langue allemande qui sont homologues, mais non identiques, à celles qu'il ouvre en tant que traducteur.

Visée métaphysique et pulsion du traduire.

Je voudrais à présent examiner brièvement comment la pure visée éthique de la traduction s'articule avec une autre visée – la *visée métaphysique de la traduction* et, corrélativement, avec ce que l'on peut appeler la *pulsion du traduire*. J'entends par là ce *désir* de traduire qui constitue le traducteur comme traducteur, et que l'on peut désigner du terme freudien de *pulsion* puisqu'il a, comme le soulignait Valéry Larbaud, quelque chose de « sexuel » au sens large du terme.

Qu'est-ce que la visée métaphysique de la traduction? Dans un texte devenu presque canonique, Walter Benjamin a évoqué la *tâche du traducteur*. Celle-ci consisterait à chercher, par-delà le foisonnement des langues empiriques, le « pur langage » que toute langue porte en elle comme son écho messianique. Une telle visée – qui n'a rien à voir avec la visée éthique – est rigoureusement métaphysique, dans la mesure où, platoniquement, elle cherche un au-delà « vrai » des langues naturelles. Ce sont les Romantiques allemands, d'ailleurs évoqués par Benjamin dans son essai, qui ont le plus purement incarné cette visée, et notamment Novalis. C'est la traduction *contre Babel*, contre le règne des différences, contre l'empiricité. Or, curieusement, c'est là ce que cherche également, pour ainsi dire à l'état sauvage, la pure pulsion du traduire, telle qu'elle se manifeste par exemple chez A.W. Schlegel ou Armand Robin. Le désir de tout traduire, d'être poly -, omnitracteur, s'allie chez eux à un rapport problématique – voire antagoniste – à

ANTOINE BERMAN

L'épreuve de l'étranger

Culture et traduction
dans l'Allemagne romantique

Voici un essai sur la traduction qui pose les bonnes questions : Qu'est-ce que traduire ? Quelle place occupe la traduction dans une culture ? En quoi consiste cette opération de translation d'une langue dans une autre, qui est d'abord "épreuve de l'étranger" ?

Antoine Berman, docteur en linguistique et lui-même traducteur de littératures allemande et latino-américaine, aborde ces problèmes en étudiant une époque et une culture où ils ont été posés avec vigueur et passion, ont fait l'objet de débats et ont reçu des réponses différentes : l'Allemagne romantique. "Nous sentons, écrivait Schleiermacher en 1828, que notre langue ne peut vraiment développer sa pleine force que par les contacts les plus multiples avec l'étranger." De Herder à Hölderlin en passant par Novalis, Goethe, Humboldt et les frères Schlegel, l'acte de traduire occupe en effet une place centrale dans le champ culturel et littéraire allemand. Jamais la traduction, dans l'histoire de l'Occident, n'a été méditée de façon aussi riche, et aussi vivante.

C'est, pour le lecteur français, tout un domaine inconnu qui est ici dévoilé, exploré, analysé. Et, au-delà du problème spécifique de la traduction, c'est toute une série de questions fondamentales qui surgissent, questions que retrouve notre modernité : le rapport du "propre" et du "natal" à l'étranger, l'essence de l'œuvre, la nature de la langue.

Cet essai, remarquablement conduit, à la fois érudit et clair, ouvre la voie à une nouvelle discipline (faudra-t-il l'appeler traductologie ?) qui ferait enfin entrer la traduction dans le champ de l'histoire, du savoir et de la réflexion.



9 782070 700769



84-11 A 70076

ISBN 2-07-070076-3

120 FF tc